

LORRAINE CHOPPIN

Cum Clave



<https://histoiresaufildelo.com>

Image de couverture : Pixabay

Publié en juillet 2025 sous licence CC BY-NC-ND 4.



« Extra Omnes ! ».

Nous y étions. La formule consacrée avait été dite avec beaucoup d'autorité par le maître des célébrations liturgiques. Et même si je m'y attendais, la façon dont elle claqua dans l'air me fit sursauter et déclencha même une petite pointe d'angoisse. Tout cela était très impressionnant. Je ressentais un poids énorme face à la tâche qui nous était demandée. J'étais persuadé qu'à cet instant la plupart de mes frères cardinaux partageaient cette sensation.

Pendant que les dernières personnes qui ne participaient pas à l'élection sortaient peu à peu de la chapelle Sixtine, je repensais à toutes ces années depuis ma nomination comme cardinal. Prendre part à un conclave pour choisir notre nouveau pape était un grand honneur et probablement ce dont rêvaient tous les cardinaux. Peut-être même bien au-delà des cardinaux d'ailleurs.

J'étais très heureux que Dieu me prête encore vie et lucidité pour avoir le privilège d'être là et de voter. Je me promis de faire de mon mieux et de choisir en mon âme et conscience le cardinal que je jugerais le plus apte à endosser ce rôle ô combien difficile. Je demandai à Dieu de me guider dans mon choix et j'avais l'instinctive conviction que ce serait le cas.

Néanmoins, je savais que cette élection serait loin d'être simple. Je participais à mon premier conclave, mais j'avais déjà échangé avec quelques cardinaux plus anciens qui avaient bien voulu me renseigner sur certains rouages internes de cette procédure, qui a

bien sûr toujours cultivé le secret. Non seulement avec l'extérieur mais également au sein du collège des cardinaux.

Quand les portes de la chapelle se refermèrent, j'éprouvai un mélange de joie et de tension extrême. J'espérais de toute mon âme que nous serions collectivement à la hauteur de la tâche et que nous offririons rapidement et dans l'unité un nouveau souverain pontife à notre Église.

2.

Je ne fis pas partie des neuf cardinaux tirés au sort pour garantir le bon déroulement des scrutins. Cela me soulageait, je préférerais une position plus en retrait permettant de vivre plus solennellement cet événement.

Pendant que le matériel de vote était installé, les scrutateurs, réviseurs et infirmarii fraîchement choisis se rendirent à leur place attitrée. Le moment du premier tour de scrutin arriva. Celui-ci ne présentait que peu d'enjeux et je savais déjà quel nom je mettrais en dessous de la formule « Eligo in Summum Pontificem » : mon ami de longue date, le cardinal Pavanti. Je le considérais depuis toujours comme un homme profondément bon et honnête. Comme la plupart d'entre nous, il ne souhaitait probablement pas être élu, mais j'étais persuadé qu'il ferait néanmoins un excellent pape et par mon vote, je souhaitais lui témoigner toute l'estime que j'avais pour lui.

C'était l'avantage du premier tour : on pouvait voter avec le cœur, sans arrière-pensée, ni stratégie. En général, cela permettait aux favoris d'évaluer le nombre de partisans dont ils disposaient mais beaucoup de voix étaient aussi données à droite à gauche au gré des affinités des uns et des autres.

Le tour de scrutin fut extrêmement long, chaque cardinal se levant pour aller déposer son bulletin plié dans l'urne tout en promettant « d'élire celui qu'il estimait digne d'être choisi par la volonté de Dieu ». Puis vint le dépouillement : un des trois scrutateurs énonçait à haute voix les noms lus sur les bulletins les uns après

les autres. Je prenais quelques notes pour mieux suivre les décomptes. Les cinq papabili dont les noms étaient le plus revenus ces derniers jours lors des congrégations générales avaient, sans surprise, recueilli le plus de suffrages, mais très loin bien sûr de la majorité des deux tiers requise pour être élu. Le cardinal Pavanti avait recueilli trois voix et j'en étais très content pour lui, il méritait cet honneur. Je fus très étonné d'avoir également reçu trois voix. Je me demandais bien qui avait pu voter pour moi, c'était totalement inattendu. Peut-être le cardinal Pavanti. Mais les deux autres, c'était un mystère... Je fus plutôt flatté lorsque mon nom fut prononcé la première fois, mais j'avoue que les deux fois suivantes provoquèrent quelques sueurs froides... Et jusqu'à la fin du dépouillement, je craignais d'entendre mon nom une nouvelle fois ! Heureusement le décompte s'arrêta à trois. Je n'avais évidemment aucune envie d'être élu pape !

En quittant la chapelle, je me rassurais tant bien que mal en me rappelant que c'était la particularité du premier tour. Les scrutins suivants se resserreraient bien sûr autour des favoris et les voix éparpillées disparaîtraient. Avec trois votes, il n'y avait évidemment pas lieu de s'imaginer quoique ce soit. Ce n'était que mon orgueil, flatté par cette popularité surprise, qui aimait se faire peur...

Toutefois une petite voix me chuchotait que bien des élections avaient abouti au choix d'un cardinal par défaut. Quelqu'un qui n'était pas favori, qui ne faisait pas de vague, qui n'appartenait ni aux conservateurs, ni aux réformateurs. Qui pouvait donc plus facilement rassembler les deux courants présents au sein de l'Église. C'était mon cas, certes, mais j'étais très loin d'être le seul... Une légère sensation d'angoisse s'était néanmoins installée en moi.

3.

La nuit après ce premier scrutin fut courte et sans repos. Je me réfugiais dans la prière en demandant à Dieu de m'aider à clarifier mes pensées et apaiser mes émotions. J'essayais aussi de me convaincre que trois voix lors d'un premier tour, cela ne voulait absolument rien dire, qu'il fallait seulement les prendre pour ce qu'elles étaient, c'est-à-dire des marques de respect et d'affection qui, au lieu de m'inquiéter, devraient me toucher. Me convaincre aussi que cette peur irraisonnée et bien orgueilleuse de risquer d'être élu n'avait aucune raison d'être et que je devrais même en avoir honte. J'espérais pouvoir rire de tout cela et de mes folles inquiétudes d'ici quelques jours quand tout serait fini et que le pape aurait été choisi.

Le matin avant les deux tours de scrutin, j'essayai de parler un moment avec le cardinal Pavanti : nous étions tous les deux dans la même situation et assez incrédules. Il me fit part de sa volonté de ne surtout pas être élu et je lui répondis que moi non plus.

Au moment d'écrire le nom sur le bulletin pour le deuxième tour, je pris en compte ce qu'il m'avait dit et changeai mon vote. Je choisis parmi les cinq qui avaient eu le plus de voix, celui qui me semblait être le meilleur candidat. En tous cas, le moins mauvais. L'heure n'était plus au vote du cœur mais à plus de pragmatisme.

Lors du dépouillement, j'écoutai les noms qui s'égrenaient avec angoisse et plusieurs fois je fermai les yeux en entendant le mien. Sept voix ! J'avais recueilli sept voix... Le cardinal Pavanti n'en

avait plus que deux. Cette fois-ci, ce n'était pas mon imagination qui s'emballait : recueillir sept voix lors du deuxième tour, ce n'était pas anodin et, que je le voulusse ou non, je faisais bel et bien partie des acteurs de cette élection.

Dans la foulée, le troisième scrutin confirma la tendance : onze voix pour moi et plus aucune pour le cardinal Pavanti. J'étais tellement interloqué par ma situation que je remarquais à peine comment évoluaient les scores des favoris. Celui sur qui j'avais jeté mon dévolu avait malheureusement bien baissé et deux cardinaux se détachaient plus clairement. Mais on était encore très loin des quatre-vingt voix correspondant à la majorité des deux tiers.

Je quittai la chapelle Sixtine rapidement, sans échanger avec mes frères cardinaux : les résultats des deux derniers scrutins m'avaient plongé en plein désarroi et j'avais besoin d'être seul pour réfléchir... Qu'était-il en train de m'arriver ? Comment était-il possible que je me retrouve dans une telle situation – celle de pouvoir éventuellement être choisi comme souverain pontife – sans ne l'avoir jamais évoquée, ni même voulue ? Pourquoi mes frères votaient-ils pour moi ? Quelle mouche les avait donc piqués ? Et pourquoi Dieu m'envoyait-il une telle épreuve ? Pour tester ma Foi ? Tester mon dévouement envers l'Église ? Je ne comprenais pas, j'étais perdu. Pourquoi moi ? Cela n'avait aucun sens. Je n'avais pas l'étoffe d'un pape. Je ne pouvais pas devenir pape.

Je passai la majeure partie de la pause entre les scrutins du matin et de l'après-midi en prières et en méditation. Cela me permit de me calmer et de clarifier mes idées. J'avais pris une décision quant à l'attitude à adopter, car il était évident qu'on viendrait me voir pour connaître mon sentiment pour la suite. Je devais savoir quoi répondre et c'est ce que je fis quand plusieurs de mes frères cardinaux me rejoignirent lors de mon déjeuner au réfectoire : je pus

leur dire que j'étais certes le premier étonné de tous ces bulletins à mon nom et que tout cela m'avait d'abord terrifié, mais que grâce au temps d'introspection que je venais de prendre, j'avais compris qu'il était de mon devoir envers Dieu d'accepter la situation et ces votes qui m'avaient été donnés. J'ajoutai que je n'avais absolument pas l'ambition d'être élu, que je pouvais même avouer que je ne le souhaitais pas, mais que je ne m'opposerais pas au choix de mes frères cardinaux, car ce serait comme dire non à Dieu.

4.

Mes propos circulèrent probablement dans les couloirs et il est évident qu'ils jouèrent en ma faveur. L'après-midi, deux tours de scrutins eurent lieu qui donnèrent à peu de choses près les mêmes résultats : le très conservateur cardinal Patella recueillit 35 voix, le cardinal Colero 31 voix et moi 28 voix. Une vingtaine de voix se répartissaient ensuite entre quelques cardinaux dont le cardinal Toccarri pour qui je n'avais pas cessé de voter depuis le deuxième tour.

Nous étions donc trois cardinaux à nous partager la tête presque à égalité. J'avais beaucoup de mal à me convaincre que je faisais bel et bien partie des trois premiers. Je dirais même des trois finalistes. Je vivais cela un peu dans un état second, ayant décidé en mon âme et conscience d'accepter les décisions de cette élection, quelles qu'elles soient car pour moi elles reflétaient la volonté de Dieu et s'il avait décidé que cela devait être moi, alors il était de mon devoir de m'y plier et d'essayer de faire de mon mieux pour être à la hauteur de ses attentes. Même si cela me terrifiait.

Mais la situation était relativement bloquée pour la suite : les réserves de voix ne permettraient à aucun de nous trois d'obtenir la majorité des deux tiers. Des tractations et des désistements seraient sans doute nécessaires.

J'eus des discussions avec de nombreux cardinaux, mais je me refusais à toute manœuvre pour favoriser ma candidature. Ma ligne de conduite était très claire : je ne choisissais pas d'être élu et ne

ferais rien pour influencer mes frères cardinaux, mais s'ils souhaitent voter pour moi, j'accepterais leurs voix et essaierais de m'en montrer digne.

Je savais que je rassemblais tous ceux qui ne voulaient ni du cardinal Colero, ni du cardinal Patella. Et ils étaient nombreux ! Le premier était en effet un réformateur certes modéré mais de lourds soupçons de malversations financières avaient pesé sur lui. Même si rien n'avait fuité à l'extérieur, ni été officiellement prouvé, j'étais pour ma part persuadé de sa culpabilité, ayant vu certains documents douteux de mes propres yeux... Qu'il fût encore là, parmi nous, et qui plus est en position d'être élu à la tête de l'Église, montrait qu'il avait beaucoup plus d'appuis que je ne l'avais imaginé. Quant au cardinal Patella, c'était non seulement un ultra-conservateur peu affable mais aussi un des rares cardinaux à très bien s'imaginer pape, ce qui n'était jamais bon signe...

5.

La deuxième nuit de conclave fut malheureusement toute aussi courte que la première. J'espérais que les débats ne s'éterniseraient pas, car je ne tiendrais pas très longtemps en dormant si peu ! Mais il y avait toutes les chances qu'une issue fût trouvée rapidement : nous savions tous qu'il n'était jamais bon qu'un conclave fût trop long, cela risquait de renvoyer l'image d'une Église divisée et en crise.

J'avais beau avoir retourné le problème dans tous les sens pendant la nuit, je ne comprenais tout simplement pas comment nous en étions arrivés à devoir choisir le futur souverain pontife entre un ambitieux fondamentaliste, un escroc et moi ! Sur cent vingt candidats, le conclave avait pour l'instant retenu ces trois-là. Comment était-ce possible ? Quelque chose m'échappait : il y avait forcément de meilleurs papabili que nous trois. J'aurais tellement voulu qu'on puisse remettre les compteurs à zéro, mais ce n'était bien sûr pas envisageable. La machine était lancée, Dieu seul savait où elle nous mènerait.

À ma grande surprise, les deux scrutins du matin ne changèrent pas la situation : nous étions tous les trois à peu près à égalité. Le cardinal Patella avait un peu plus de voix, le cardinal Colero et moi un peu moins mais les ordres de grandeur restaient les mêmes. La seule différence venait des voix dispersées, dont le nombre était devenu anecdotique. Je m'étais imaginé que la nuit avait pu être l'occasion de grandes tractations, mais soit elles n'avaient pas abouti, soit il n'y en avait pas eu. De mon côté, j'étais resté fidèle

à ma ligne de conduite : je ne participais à aucune manœuvre et ne promettais rien. Si mes « partisans » le souhaitaient, ils le faisaient alors de leur propre chef et n'engageaient que leur responsabilité personnelle. Je savais que cette attitude n'aidait pas à trouver une solution, mais c'était la seule qui me semblait en accord avec mon âme.

Après le repas du midi, plusieurs cardinaux, vraisemblablement missionnés par d'autres, vinrent me trouver pour échanger en toute discrétion : nous partagions tous le constat que l'élection était dans une impasse. Et qu'elle ne pouvait pas le rester encore longtemps. Le lendemain était le dernier jour de scrutin avant la pause. Si nous atteignons le jour de la pause sans résultat à proclamer, c'était toute l'Église qui en sortirait affaiblie et il était de notre devoir d'éviter cela. Il fallait donc trouver une issue, aussi imparfaite soit-elle.

Ils me demandèrent alors si j'étais prêt à négocier avec les deux autres candidats et, si oui, lequel et sur quels arrangements nous pourrions nous mettre d'accord. Cela m'était impossible ! Je m'y refusai, quitte à passer pour un idéaliste.

Non seulement je ne voulais pas « vendre mes voix », voix qui d'ailleurs ne m'appartenaient en aucune façon. Mais même pour mon propre bulletin, je ne pouvais pas me résoudre à choisir entre seulement ces deux candidats. Je continuais de voter pour le cardinal Tocarri, car bien sûr nous ne votions jamais pour nous-même ! Je savais que cela ne contribuait pas à sortir du dilemme, mais il était plus important pour moi de garder ma conscience intacte.

Les cardinaux Patella et Colero constituaient des choix inenvisageables pour moi. Je ne voulais ni de l'un ni de l'autre pour con-

duire notre Église. Et je comprenais mes frères qui ne le souhaitaient pas non plus. Il me semblait de plus en plus clair que mon rôle était peut-être d'offrir une alternative à ce choix impossible.

Les deux tours de scrutin de l'après-midi n'apportèrent aucun changement majeur. À mon grand étonnement, car je ne pensais pas que la situation resterait enlisée aussi longtemps. Je comprenais bien sûr pourquoi rien ne bougeait : les deux autres candidats recueillaient le vote de leurs partisans et je rassemblais tous ceux qui ne voulaient ni de Colero, ni de Patella. Et probablement qu'aucun de nous trois n'était prêt à « négocier ses voix ». Mais que ce blocage puisse durer ainsi plusieurs tours était étonnant.

Le soir au réfectoire, la tension était palpable. Le lendemain était le dernier jour avant la pause. Il constituait notre ultime chance de sortir de la situation par la grande porte. Je ne me mêlais pas aux débats, ayant déjà répété plusieurs fois ma position : je continuais à accepter d'être une alternative possible face aux cardinaux Colero et Patella. Et quand on me demandait de choisir entre les deux pour sortir de l'impasse, je répondais que ce n'était pas mon rôle de donner une quelconque consigne de vote et je ne souhaitais pas dévoiler mon choix personnel.

Je me réfugiai dans ma chambre tout autant pour fuir cette agitation que pour cacher mon trouble : était-ce vraiment la bonne attitude ? Est-ce que je ne me comportais pas en lâche en refusant de choisir ? Mais d'un autre côté, comment pourrais-je voter pour l'un ou pour l'autre ? Qu'est-ce qui était le plus important : avoir un pape aussi imparfait soit-il ou une Église divisée ? Je ne savais plus.

Et si j'étais totalement honnête avec moi-même, n'avais-je pas peu à peu intégré cette idée de peut-être devenir pape ? Et, osons

le dire, n'avais-je pas commencé à penser que, peut-être, je pourrais être un meilleur souverain pontife que les deux autres ? Oui, je devais l'avouer, cette idée avait fini par percer peu à peu en moi et rendait un désistement de ma part encore plus compliqué.

La nuit qui suivit – la troisième de ce conclave – fut encore plus terrible que les précédentes. J'avais l'impression d'être un immense champ de bataille où toutes les parts de moi se livraient un combat acharné pour s'exprimer : celle qui serait honorée d'être élue, celle qui mourrait de peur à cette idée, celle qui ne savait pas quoi faire, celle qui s'énervait de si peu de courage, celle qui se sentait coupable de toutes ces pensées...

Cette nuit me laissa épuisé et dans une grande confusion. Je ne savais plus ce qui était juste et ce qui ne l'était pas. Je saluais l'arrivée du jour avec soulagement. Je savais que cette journée serait très probablement décisive : une solution devait être trouvée, il ne pouvait en être autrement. Ce matin, nous nous levions tous cardinaux et ce soir, un de nous trois se coucherait pape et ne serait plus jamais le même homme. Cela pourrait-il être moi ?

Jamais je n'aurais imaginé me faire un jour cette réflexion... Et si c'était le cas, ferais-je vraiment un bon pape ? Serais-je à la hauteur de la fonction ? Serais-je vraiment capable de supporter une telle pression et de devenir le pape que je souhaiterais être ? Dans une telle position, était-il humainement possible de rester fidèle à ses principes ? Je ne pouvais répondre à aucune de ces questions. Je laissai toutes ces réflexions derrière moi et m'en remis à la volonté de Dieu. Je Lui demandai inspirer aux cardinaux le choix le plus éclairé possible. Je ne pouvais rien faire de mieux.

N'ayant aucune envie de croiser mes frères et étant, de toutes manières, incapable de manger, je ne bus qu'un verre d'eau pour tout petit-déjeuner et filai à la chapelle pour les scrutins du matin.

Quand je pris place et jetai des regards autour de moi, je perçus que quelque chose avait changé. Je ne savais pas comment l'interpréter, mais je sentais que, oui, le vote allait enfin aboutir. D'une façon ou d'une autre. Néanmoins le premier tour du matin, qui était déjà le dixième du conclave, ne montra aucune évolution. Personne ne réagit, comme si tout le monde s'y attendait, et on organisa un onzième scrutin dans la foulée.

Et ce fut ce onzième tour qui décida du choix du pape : le cardinal Patella fut élu avec 81 voix. Pendant le décompte, je compris tout de suite que ce serait le cas. On n'entendait quasiment que son nom. Je cessai vite de noter, cela n'était plus nécessaire. Il avait gagné. Il avait été choisi. Je ne sais même plus combien de voix j'ai recueillies. Ni même le cardinal Colero, dont il m'avait semblé avoir très peu entendu le nom.

Pendant que les bulletins « Patella » s'égrenaient les uns après les autres, je restais immobile et fixais ma feuille. Je ne voulais laisser paraître aucune émotion. Surtout pas la déception. Et pourtant, à l'intérieur, elle était immense. La perspective de devenir pape avait été très difficile à accepter, mais je l'avais fait. Je l'avais accepté au plus profond de moi, me persuadant que c'était la volonté de Dieu. Alors je l'avais envisagé comme quelque chose de possible, voir même de sans doute souhaitable. Et voilà, que le Seigneur après m'avoir demandé d'accepter d'être pape, me demandait d'accepter de ne pas l'être.

Quand les résultats furent confirmés, le cardinal Patella se leva et tous les cardinaux, moi y compris bien sûr, l'applaudirent. Je ne perçus pas de ferveur dans ces applaudissements mais plutôt une forme de soulagement. Car oui, ce conclave avait fini par rendre son verdict et choisi un pape pour conduire l'Église.

Le doyen demanda au cardinal Patella s'il « acceptait son élection canonique comme souverain pontife ». Il répondit oui mais ce n'était pas nécessaire : son sourire parlait pour lui ! Quand le doyen lui demanda par quel nom il voulait être appelé, sa réponse n'étonna personne je pense : elle reflétait totalement les valeurs qui étaient les siennes et la marque qu'il entendait donner à son pontificat...

Puis notre nouveau pape se retira dans la sacristie de la chapelle Sixtine pour enfiler sa soutane blanche. Il en revint quelques minutes plus tard pour recevoir l'hommage du collège des cardinaux. En apparence, je vivais cela sans émotion, mais fond de moi, j'étais en plein désarroi. Je mettais tous les couvercles à ma disposition pour ne surtout pas laisser une miette de place à ce sentiment et faire preuve au contraire de tout le fair-play qu'on était en droit d'attendre de moi.

Comment expliquer un tel dénouement ? Probablement que la dernière nuit avait donné lieu à des tractations importantes entre les partisans du cardinal Patella et ceux du cardinal Colero. Peut-être même directement entre les deux « candidats ». Quelles promesses avaient été faites pour obtenir ce report des voix de l'un vers l'autre ? Je ne savais pas. Il valait probablement mieux ne pas savoir. Je trouvais cela tellement décevant. Que l'élection de notre souverain pontife se résumait à cela : à des tractations politiques. D'un autre côté, compte-tenu de l'impasse dans laquelle nous

étions, comment avais-je pu espérer une autre fin ? Les négociations et les arrangements étaient inévitables. J'avais été naïf d'espérer le contraire.

Pendant que le nouveau pape se recueillait dans la chapelle Pauline, plusieurs cardinaux m'adressèrent des gestes et des regards amicaux, mais aucune parole ne fut échangée. Nous savions tous que notre rôle était maintenant d'apparaître uni derrière celui qui avait été choisi comme souverain pontife.

Le pape sortit de la chapelle pour rejoindre le hall menant aux balcons de la Basilique Saint-Pierre. On ouvrit le rideau rouge et le protodiacre fit son apparition au balcon central devant la foule rassemblée. Le cœur serré, je l'entendis prononcer la fameuse formule :

« Habemus Papam ! »

